

# ALAN EGLINTON

## YES, NO, MAYBE

**Par Nicolas Bézard**

Interview réalisée dans le cadre d'*ATTRACTION(S)*, BPM 2018

*Les mots ont un rôle essentiel dans votre série Yes, No, Maybe, ils encadrent l'histoire que vous nous racontez et en même temps ils interagissent avec les images pour en proposer une lecture teintée de douceur, de mélancolie et d'humour, autour de cette figure mystérieuse d'Eunji. Dans une autre série intitulée Poems, vous écrivez de courts poèmes inspirés du Haïku sur des supports d'emballages, enveloppes, papiers déchirés... Vous considérez-vous autant photographe qu'écrivain ?*

Je ne me considère pas écrivain – pas pour le moment en tout cas. Cela me paraîtrait un peu prétentieux. « Un photographe qui associe photographies et textes », tout simplement ?

Mes écritures sont plutôt fragmentaires et ne viennent pas d'un travail de longue haleine, comme dans le cas de l'écriture d'un roman ou d'un essai. Comme quand je photographie, j'écris de manière spontanée.

Après *Yes, No, Maybe*, je vais me remettre à travailler sur mon projet *The White Cliffs of Dover*, sur de la communauté de migrants à Calais et ma propre expérience de l'émigration transmanche à un jeune âge. Je pense qu'il y aura peu d'images dans ce projet et un texte d'une longueur plus conséquente que d'habitude. Même dans ce cas-là, j'hésiterais encore à m'appeler écrivain.

*Justement, à la manière du Haïku, vous aimez concevoir vos images autour de détails ou objets en apparence anodins mais qui, pris dans une lumière particulière, révèlent un grand pouvoir d'évocation. Cette forme poétique vous a-t-elle aidé dans la formation de votre regard ?*

J'ai souvent entendu d'autres photographes dire que leurs images sont des genres de « haïkus ». C'est un terme qui semble devenu galvaudé et j'ai tendance à m'en méfier. Cela me fait penser à Jack Kerouac. Pour parler de ses haïkus, il utilisait l'expression « pops », qui se traduirait en français par « jets » ou « détonations ».

Cela dit, j'admire le travail d'un poète comme le japonais Taneda Santoka. Même s'il a vécu dans le plus grand dénuement, il pouvait s'émerveiller devant les scènes du quotidien, accorder beaucoup d'attention aux détails et tourner ses soucis en humour.

Avant d'étudier la photographie, j'ai fait des études de cinéma. Cet art a toujours une influence sur la manière dont je regarde le monde. Pour *Yes, No, Maybe*, je dirais que les films *The Host* de Bong Joon-ho et *The Strangers* de Na Hong-jin m'ont introduit aux notions importantes de famille et de spiritualité dans la culture sud-coréenne.

*Yes, No, Maybe propose une forme de narration allusive avec des textes et des photos, mais les choses y sont davantage suggérées que montrées. Vous laissez volontiers des ellipses, des blancs entre les différents éléments de la série, et le spectateur est libre de combler ces respirations avec ses propres sentiments. Était-ce difficile d'obtenir un tel équilibre entre visible et invisible, dans ce travail qui par ailleurs touche à votre intimité ?*

J'ai voulu insérer des textes par touches et éviter qu'ils ne donnent trop de sens aux images. Si c'était le cas, je pense que cela m'ennuierait. Une certaine ambiguïté peut laisser de la place à l'imagination. J'aime aussi qu'une image puisse être vue et appréciée toute seule. Pour arriver à un équilibre entre textes et images, j'ai utilisé le mur de notre salon à Édimbourg pour simuler mon accrochage pour la Biennale de la Photographie de Mulhouse. J'associais un texte avec une image et je voyais si les deux m'intéressaient toujours au bout d'une ou deux semaines. C'était un travail plutôt intuitif. Certaines décisions vis-à-vis de la narration du projet ont aussi été prises avec Eunji. Je voulais qu'elle ait son mot à dire dans un projet qui touche à l'intimité de notre couple. C'était une collaboration assez agréable. Nous avons beaucoup ri, surtout au sujet du personnage de son père.

*Votre univers est très personnel mais par la liberté de votre geste et votre usage particulièrement fin de la couleur, on pense parfois au Robert Frank d'après Les Américains ou à William Eggleston. Qui sont les photographes qui vous ont influencé et pourquoi ?*

Vous venez juste de nommer deux de mes photographes préférés ! Je regarde plutôt du côté de Frank ces jours-ci. J'admire sa grande liberté de mélanger différents formats (couleur, noir et blanc, Polaroids, photos à la chambre) et documents (lettres, cartes postales) dans un travail tel que *House Inventory Record*. Il a une manière très généreuse d'inclure ses expériences de vie, même les plus douloureuses, dans ses projets. Malgré la manière brute dont il écrit ses textes sur ses tirages ou sur ses pellicules, il le fait avec finesse et intelligence.

Je suis toujours épaté par les tirages noir et blanc de la photographe coréenne Jungjin Lee qui utilise du papier «hanji», un papier traditionnel coréen fait à partir de mûrier. Je souhaiterais davantage découvrir la culture traditionnelle coréenne. J'aimerais m'en inspirer pour un futur projet sur ce nouveau pays d'adoption.

*Vous mêlez des photographies en noir et blanc à d'autres en couleurs. Les deux signifient-elles la même chose dans votre écriture ? Comment faire cohabiter ces deux régimes d'images au sein d'une exposition ou d'un livre ?*

Je n'accorde pas plus d'importance à la couleur qu'au noir et blanc. Dans mon travail *Only the fires say*, il y avait à la base une série de six images en couleur d'une culture par brûlis. Dans le livre photo publié aux éditions Poursuite et dans l'exposition, ces images en couleur de grande taille ponctuent de manière graphique une séquence d'images en noir et blanc de petit format. Dans *Yes, No, Maybe*, il y a peut-être des vitesses différentes entre les images en couleur et les images en noir et blanc. Beaucoup des photos en noir et blanc ont été prises à l'arrache alors que les photos en couleur sont plus posées. Aussi, il y a souvent la présence de la couleur bleue ou turquoise dans les images en couleur. Je pense qu'une couleur peut être une manière de rythmer la lecture d'un travail, que cela soit sous forme de livre ou d'exposition. Pour revenir à la poésie, j'aime beaucoup comment le même mot « America » rythme le poème du même nom d'Allen Ginsberg, par exemple.

*Yes, No, Maybe fait la chronique d'un épisode amoureux. La série est aussi un portrait d'une femme aimée, et d'un territoire qu'on imagine être la Corée. Vous avez beaucoup photographié en Asie. Qu'est-ce qui, en tant qu'auteur, vous attire et vous inspire là-bas ?*

Comme je le raconte dans *Yes, No, Maybe*, l'été dernier nous avons assisté à une cérémonie de chamanisme dans une maison dans la banlieue de Séoul. Dans une société en pleine course vers la modernité, cela me touche de voir qu'une culture ancienne comme celle-ci soit toujours pratiquée. Aussi, les esprits des ancêtres sont très respectés dans beaucoup de familles coréennes, dont celle d'Eunji. Lors du jour d'anniversaire de sa grand-mère défunte, la porte d'entrée de la maison de ses parents devait rester ouverte toute la journée afin que l'esprit de son ancêtre puisse aller et venir à sa guise. Un autre de mes projets en *standby* traite du sujet d'un fantôme qui vivait dans la maison où j'ai grandi en Angleterre. Je vois comment ce travail pourrait être influencé par de telles découvertes en Corée du Sud.

*Dernière question : ce fut Yes, No, ou Maybe ?*

(Soupir) Eunji a dit « Oui » le samedi 28 avril dernier.